



HAL
open science

POUR INTRODUIRE À LA PRAGMATIQUE

Jean Rakotomalala

► **To cite this version:**

Jean Rakotomalala. POUR INTRODUIRE À LA PRAGMATIQUE. Narrativité, performativité et délocutivité généralisées, Editions Universitaires Européennes, 2018, 978-620-2-28624-4. hal-01577641

HAL Id: hal-01577641

<https://hal.science/hal-01577641>

Submitted on 27 Aug 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Résumé :

L'attitude adoptée ici est loin de l'érudition d'un RECANATI ou d'un SEARLE. Elle vise la simplicité et à la fois l'exhaustivité en mettant au cœur de la théorie des actes de langage la narrativité comprise comme une transformation d'état. De cette manière, certaines apories sont évitées, notamment, l'idée de force perlocutoire qui ne saurait concerner nullement la linguistique et encore moins la pragmatique. Du coup, nous attestons que dans le langage, il n'y a que du langage, le référent n'est qu'un artefact, ainsi, la revendication de la réflexivité en pragmatique est honorée en même temps que l'absence d'un verbe performatif ne saurait plus être tenue comme argument de faillite de la force illocutoire que prévoit la généralisation de la performativité à tous les énoncés.

Mots clés : narrativité, performativité, illocutoire, forme, substance, fuite du réel, langage.

Summary:

The attitude adopted here is far away the erudition of a RECANATI or a SEARLE. It aims the simplicity and at the same time the exhaustivity in putting in the core of speech act the narrativity understood as a state transformation. In this way, some difficulties are avoided, notably, the idea of perlocutionary force which couldn't involve the linguistic and, even less the least the pragmatic. At the same time, we attest that in the language there is no more than language, the referent is an artefact, thus, the claim of reflexivity in pragmatic is honored and, at the same time, the absence of performative verb shouldn't be taken as an argument of the failure of the illocutionary force which is predicted by the extension of the performativity at all statements.

Key words: narrativity, performativity, illocutionary, form, substance, leak of real, language.

POUR INTRODUIRE À LA PRAGMATIQUE

1. APPROCHE HISTORIQUE

On peut dater avec SAUSSURE l'essor de la linguistique moderne dans l'affirmation selon laquelle *la langue est une forme et non une substance* (SAUSSURE, 1982 [1972], p. 169) qui s'accompagne tout naturellement de celle-ci : *dans la langue il n'y a que des différences* (Ibid. p. 166). Cette nouvelle conception de la linguistique se retrouve dans les textes de HJELMSLEV

Du coup, on s'aperçoit que la linguistique est une science des formes. Cette prééminence de la forme est très évidente au niveau du signifiant. Elle l'est moins au niveau du signifié à cause de notre propension naturelle à concevoir le sens comme étant la substance de la forme signifiante. Il n'en est rien. Il existe un principe d'isomorphisme au niveau du signifiant et du signifié.

Si au niveau de l'expression (signifiant), pratiquement toutes les substances physiques peuvent servir à former les lettres, on peut écrire, la lettre « A » avec de l'or, de l'argile, de l'encre, du sable, de la peinture, etc. ; en revanche, pour saisir la forme et la substance du contenu (signifié), il faut adopter une autre démarche parce que c'est la face conceptuelle du signe.

HJELMSLEV à qui nous devons de ce principe d'isomorphisme entre expression et contenu paraît lui-même être en difficulté dans la démonstration, car il est obligé de recourir à la comparaison de plusieurs langues pour dégager la forme et la substance du contenu. Il nous semble pourtant possible de saisir cette différence au sein d'une seule langue dans laquelle la distinction est opératoire.

Ainsi, nous savons que l'*arbre* n'existe que sous la forme d'un *eucalyptus*, d'un *palétuvier*, d'un *acacia*, d'un *hibiscus*, etc. ce qui nous permet de comprendre que la substance du contenu est l'arbre et sa forme les différents types d'arbre qui ne sont perceptibles que par différence. Dès lors, nous comprenons que dire que *la langue est une forme et non une substance* et dire que *dans la langue, il n'y a que des différences*, c'est dire la même chose.

Cette prééminence de la forme nous permet d'embrayer vers la pragmatique.

Nous savons que dans un premier temps, AUSTIN considéra qu'il y d'une part les énoncés constatifs et que d'autre part, il y a les énoncés performatifs.

2. LES ÉNONCÉS CONSTATIFS

Les énoncés constatifs sont définis comme ceux décrivant un état de chose. Pour mieux comprendre les énoncés constatifs, reprenons les distinctions opérées par Charles MORRIS :

Toute sémiotique, ou étude des signes, comporte trois branches complémentaires : la syntaxe qui s'occupe des « relations formelles des signes entre eux » [Notre traduction], la sémantique, qui est l'étude « des relations des signes aux objets auxquels ces signes sont applicables » [Notre traduction] ; la pragmatique enfin, qui est l'étude des « relations des signes à leurs interprètes » [Notre traduction] Cf. (MORRIS, 1971, p. 21)

De ce point de vue les énoncés constatifs relèvent de la sémantique. Faire de la sémantique consiste alors à produire des signes afin de parler des objets du monde. C'est le point d'ancrage de la linguistique saussurienne qui déduit le signe de la combinaison du signifiant et du signifié, et le signe ainsi obtenu sert à désigner un objet du monde.

Ce qui revient à dire que la sémantique oriente le langage en direction des référents extralinguistiques. Il semble à cet égard qu'il n'est pas faux de dire que dans cette perspective le langage obéit à la règle de la transparence. La notion de transparence suppose que le langage est fait pour communiquer sur le monde comme le présuppose la syntaxe du verbe « dire ». Ce verbe exige au moins deux compléments d'objet. Le premier est un objet du monde au sens philosophique. Un objet d monde désigne ce à quoi nous pouvons penser et que nous pouvons résumer par l'aphorisme de WITTGENSTEIN suivant :

« L'existence et l'inexistence des états de choses constituent la réalité » (2.06)
(WITTGENSTEIN, 1961, p. 33)

C'est ainsi que nous savons pertinemment que seuls les êtres monolithiques existent, comme le poisson, le lion, le cheval ou le taureau. Mais dans la mesure où le propre de l'homme est d'être soumis au désir et que l'on ne peut désirer que ce que l'on ne possède pas ; il invente des catégories du possible et imagine des êtres hybrides tels que la sirène (poisson-femme), le sphynx (femme-lion), le centaure (homme-cheval) ou le minotaure (homme-taureau). En ce qui concerne ce dernier exemple, l'homme désire avoir la puissance du taureau et en même temps l'intelligence de l'humain.

Le deuxième objet est le destinataire de la parole et il est appelé « objet second ». C'est lui qui implique que le langage est une communication. Dès lors quand le signe désigne un objet du monde, il introduit dans la spectacularisation discursive les objets absents. C'est ainsi qu'entre autres, nous pouvons parler des choses du passé qui n'existent plus et des choses du futur qui n'existent pas encore.

Ainsi, la spectacularisation discursive, nous permet de poursuivre l'avatar d'une figure réelle ou imaginaire sans que la présence de la figure soit requise. Ce qui a permis à GANDON de dire que :

« Ce qui fait la noblesse de la légende comme de la langue (sic), c'est que condamnées l'une et l'autre à ne se servir que d'éléments apportés devant elles et d'un sens quelconque, elles les réunissent et en tirent continuellement un sens nouveau. » (3959 VII 18) (GANDON, 1983, p. 35)

Cette fonction dénotative est également appelée transparence linguistique par RECANATI qui nous apprend que :

Le signe est un miroir qui laisse voir autre chose qu'elle-même, ou bien encore il est comme une vitre transparente qui laisse voir autre chose qu'elle-même. (RECANATI, 1979, p. 33)

Cependant, il ne faut pas croire que transparence nous renvoie à un monde objectif, nous avons toujours affaire à un monde dévoiler par le langage :

« Pour autant que nous avançons à l'intérieur du langage, nous ne connaissons jamais que lui et n'atteindrons pas une réalité objective, devant laquelle il s'établit en même temps qu'il en pose l'existence. Nous demeurons pris au spectacle linguistique » (LAFONT, 1978, p. 15)

Au contraire, quand le signe est compris comme une chose parmi les choses, il s'opacifie et montre ce qu'il est au même titre que les outils. C'est de cette opacification que le signe tire sa performativité.

3. LES ÉNONCÉS PERFORMATIFS.

Ils sont définis par abstraction des référents extralinguistiques pour concentrer l'analyse à ce qui est accompli par le locuteur en disant quelque chose. Nous appelons cette perspective « fuite du réel extralinguistique ». Le point important qu'il faut retenir ici est que si le signe est à l'origine du mode indicatif dans la transparence dans la mesure où l'index qui montre une chose n'est pas pris en considération mais la chose montrée, en revanche dans la

performativité, c'est l'index et non plus la chose montrée qui est considéré et on s'aperçoit que l'acte accompli par l'index est un geste de monstration.

C'est là l'occasion de dire que le signe est une chose parmi les choses parce qu'il montre son utilité en tant que chose. Autrement dit, le signe cesse d'être transparent et se montre lui-même. Une première approche de cette réflexivité du signe sur lui-même est dans le discours métalinguistique qui nous permet de parler du mot et non de ce que représente le mot. Par exemple, en disant :

1. *Platon a six lettres*

Mais ce type de discours métalinguistique intéresse peu la pragmatique même s'il est d'une grande utilité à la linguistique. Mais tout au moins, le discours métalinguistique a l'avantage de mettre en évidence que le mot cesse de représenter mais se représente lui-même. Dans cet exemple, nous ne parlons pas du philosophe grec mais de son nom.

La deuxième approche de la réflexivité du signe nous vient de l'égyptologue Alan Henderson Gardiner et que nous rapporte RECANATI de la manière suivante :

« Les mots et les phrases ont un contenu et une forme : le mot « dans » signifie *dans* ou *à l'intérieur de*, et c'est son contenu. Par ailleurs, ce mot a une « forme » : il est une préposition » (RECANATI, 1979, p. 126)

Maintenant puisqu'il est admis partout que la langue est une forme et non une substance, illustrons le caractère performatif de la forme. Dire qu'une forme linguistique est une préposition, c'est affirmer qu'elle a pour mission d'articuler deux éléments linguistiques, notamment de détermination ou de liaison. On remarque alors que la préposition introduit un complément de verbe (plonger dans l'eau), un complément d'adjectif (fier de la réussite), ou un complément de nom (le chapeau de valve).

La performativité de la préposition est donc de lier des éléments du langage. Il nous est maintenant loisible de comprendre l'isomorphisme du mot et de la chose ou encore le fait que les énoncés sont des choses parmi les choses, à travers la remarque suivante :

L'hominisation de l'espèce commence lorsque l'individu se sert d'un objet pour en modifier un autre en vue d'une action que ce second assume : lorsque le chasseur modifie la forme d'un caillou pour en faire une arme contre un gibier éventuel. Éventuel : il faut bien, dans l'opération de fabrication d'un instrument, qu'un troisième objet soit absent et remplacé par son image. (LAFONT, 1978, p. 19)

De la même manière nous savons que l'énoncé que nous produisons, par son sens est constatif mais par sa forme est performatif

On peut comprendre la pragmatique comme une théorie de l'action, mais d'une action qui s'appuie sur le sens ou sur la signification, voilà pourquoi, on parle en pragmatique d'acte de langage. Nous savons que l'action comme acte physique a pour but de modifier un état de chose. Ainsi, le labourage comme action a pour mission de convertir un terrain en friche en

terrain qui peut recevoir des semis. Il en va de même des actes de langage mais dont la particularité est de se réaliser par le sens d'un énoncé.

Ce qui veut dire que les actes de langage sont réalisés dans et par l'énonciation, dans le présent éternel de l'énonciation, et ne peuvent pas être réalisés autrement que dans l'énonciation. Mais le paradoxe qui mérite notre attention est que les actes du langage sont la substance du contenu qui se lisent sur la forme. Nous sommes de la sorte en train d'apporter une précision sur l'opposition entre forme et substance, non pas suivant l'affirmation de SAUSSURE selon laquelle *la langue est une forme et non une substance*, mais selon le principe d'isomorphisme qui donne à chacun des plans du langage une forme et une substance.

Plaçons-nous immédiatement au niveau de généralisation de la performativité à tous les énoncés. Les énoncés qui possèdent un préfixe performatif sont appelés « performatifs explicites » et ceux qui en sont dépourvus sont dits : « performatifs implicites ». Ce qui nous permet de conclure que ces préfixes performatifs sont la substance du contenu, lisible sur sa forme.

C'est ainsi que « questionner » est un acte de langage qui peut se réaliser dans différentes formes. Pour une approximation, disons que la forme classique d'une question est constituée formellement par une inversion de sujet :

2. *Êtes-vous prêt ?*

Mais on peut aussi dire tout simplement :

3. *Prêt ?*

Pour une forme polie, on peut avoir :

4. *J'aimerais savoir si vous êtes prêt*

En définitive, les actes de langage s'appuient sur l'économie linguistique qui empêche le langage d'être infini par fonctionnement synecdochique comme l'atteste le rapport de la partie pour le tout dans le mot « arbre » de la même manière que « questionner » entre en rapport avec plusieurs formes en plus de la forme primaire qui implique le verbe « questionner » du type.

5. *Je vous questionne sur votre décision.*

6. *Je me demande si vous êtes prêt*

LAFONT décrit ce rapport synecdochique comme double, suivant en cela le groupe d'Entrevignes (DUBOIS J. , et al., 1982) :

« La praxis linguistique rend compte du réel en transférant à l'« unité de typisation » toutes les occurrences dont la variété n'importe pas au message, en ramenant à l'« unité de hiérarchie signifiante » toutes les occurrences présentes en une. Le praxème ne produit du sens qu'en ce qu'il est cette double unité » (LAFONT, 1978, p. 134)

La substance de contenu est cette unité de « typisation » qui conçoit l'arbre sous le régime de la disjonction manifestée par la conjonction « ou ». Ainsi, *arbre* = *peuplier*, ou *eucalyptus*, ou *manguier*, ou *figus*, ou Ce qui revient à dire que la substance du contenu est la dimension cognitive du langage dans la mesure où elle permet à la mémoire de ne pas être envahie par une très grande donnée. En l'occurrence, il est clair qu'aucun individu n'est capable de connaître tous les noms des arbres et encore moins de retenir ces noms. Il lui suffit de reconnaître le type ou la substance du contenu et quelques formes. La substance du contenu participe de cette manière à l'économie linguistique.

De cette manière nous comprenons que la question est un type qui n'a d'autre existence possible que de se réaliser dans une forme. Malgré les hésitations de certaines postérités de HJELMSLEV, il faut admettre à la fois le principe d'isomorphisme et la primauté de la forme par rapport à la substance en dépit du paradoxe que les actes de langage relèvent de la substance du contenu.

Malgré le scepticisme des uns et des autres, le principe d'isomorphisme, amorcé dès les textes fondateurs de SAUSSURE, reçoit une utilité très pratique dans le cadre de la pragmatique et cesse d'être une notion de style comme cela est suggéré sous la plume de JEAN DOMERC :

Il est arbitraire de faire de la langue, la substance et du style, la forme de l'expression littéraire, car, alors que dans le domaine linguistique, l'opposition entre forme et substance permettait de distinguer ce qui est linguistique et ce qui ne l'est pas, cette opposition n'a pas de sens ici, puisqu'elle ne permet pas de distinguer ce qui est littéraire. (JEAN DOMERC, 1969, p. 104)

Mais si la substance du contenu définit les actes de langage, il faut reconnaître que cette substance est toujours condamnée à se réaliser dans une forme quelconque. Ce qui veut dire que le sens ou la substance du contenu *dépend exclusivement de la forme et qu'on ne peut en aucun cas lui prêter d'existence indépendante* (HJELMSLEV, 1968-1971, p. 68) :

Franchissons un pas de plus pour mieux comprendre que si substance et forme peuvent être indépendantes l'une de l'autre dans les objets du monde ; en revanche au niveau du langage, elles ne peuvent que coexister.

Prenons alors comme substance « l'argile ». Dans la nature, cette substance ne peut signifier quoi que ce soit. Seulement par le travail de l'homme qui le modélise, elle peut prendre la forme d'une « amphore », d'une « cruche » ou encore d'un « zébu ». Or, il faut reconnaître en outre que l'exécution d'une amphore diffère non seulement d'un pays à l'autre mais aussi d'un individu à l'autre. Ce que nous avons métaphorisé en termes d'argile et d'amphore est exprimé de la manière suivante par HJELMSLEV après avoir fait remarquer qu'il n'y a pas lieu de faire précéder la forme par la substance :

Une expérience qui, par contre, semble justifiée, consiste à comparer différentes langues, quel que soit le nombre de langues que l'on considère. Si l'on fait abstraction du principe de structure proprement dit, qui comporte la fonction sémiotique et toutes les fonctions qu'on peut en déduire – principe qui en tant que tel, est naturellement commun à toutes les langues, mais dont l'exécution est différente dans chacune d'elles – on découvre que ce facteur commun est une grandeur qui n'est définie que par la fonction qui la lie au principe de structure de la langue et à

tous les facteurs qui font que les langues diffèrent les unes des autres. Ce facteur commun, nous l'appellerons *sens*. (Ibid.)

La question n'est donc pas, pour HJELMSLEV d'ignorer la substance mais de dire qu'elle n'est saisissable que dans une forme, contrairement à ce que croit Anne-Gaëlle TOUTAIN qui pense à une évacuation de la substance :

Aussi, précisément, la distinction forme/substance fait-elle figure d'obstacle épistémologique, comme il apparaît de manière d'autant plus nette à l'analyse des textes de Martinet que, dans l'élaboration de ce dernier, le primat de la problématique des rapports son/sens fait obstacle à la complète élaboration de la problématique des rapports forme/substance, achèvement qui spécifie en regard la glossématique hjelmslevienne. Il faut déjà noter, à cet égard, la contradiction constitutive de la perspective martinettienne – donc de la critique martinettienne de Hjelmslev –, qui consiste à affirmer la nécessité de prendre en compte la substance, et ainsi à promouvoir l'édification d'une structure dès lors conçue comme substantielle, et non purement formelle, tout en opposant forme et substance, opposition conçue comme un cadre commun aux différentes théories structuralistes. (TOUTAIN, 2016, p. 4)

Il est effectivement erroné de croire que l'opposition *son/sens* recoupe celle de *forme/substance*. Rappelons pour mémoire qu'au niveau du son – puisque c'est ce qui est mentionné dans le passage ci-dessus – la voix d'un homme diffère de la voix d'une femme, et même chez le même individu, la voix diffère nécessairement d'un moment à un autre ; mais ce qui donne lui donne de l'intelligibilité : c'est la forme imprimée par l'appareil phonatoire, reconnaissable comme faisant partie de l'inventaire phonologique de la langue considérée.

Cela ne veut pas dire que l'homme n'est pas capable d'émission vocale avant le langage. Le petit de l'homme témoigne de cette possibilité : un petit bébé ne peut que crier ou émettre des sons inarticulés. Dès lors, le point de divergence entre SAUSSURE et HJELMSLEV n'est pas dans la reconnaissance de la substance mais dans son ordre d'apparition.

Dans la formulation de SAUSSURE, la substance préexiste au langage. Cette idée est contestable et HJELMSLEV le conteste car au niveau du signifié, cela peut induire l'idée de langage étiquette qu'il s'agit tout simplement d'appliquer sur les objets du monde. Le saut qualitatif de HJELMSLEV est une affirmation de la contemporanéité de la forme et de la substance, notamment en ce qui concerne le contenu : il n'y a pas de substance « arbre » sans les différentes formes des unités de typisation. Au niveau de l'expression, la substance serait un archiphonème dont la réalisation concrète connaît différentes formes.

Ensuite, il faut encore que les éléments de ce premier inventaire phonologique soient combinés pour constituer des éléments de la première articulation du langage :

(...) celle selon laquelle tout fait d'expérience à transmettre, tout besoin qu'on désire faire connaître à autrui s'analysent en une suite d'unités douées chacune d'une forme vocale et d'un sens. (MARTINET, 1969 [1967], p. 13)

C'est de cette manière que la douleur subitement subie n'est pas *a priori* un langage mais un épiphénomène vocal qui consiste à prolonger la douleur dans un cri et à lui donner le maximum d'aperture sous l'effet de la surprise et tout de suite après, comme pour la juguler, ce cri se mue en aperture minimale, ce qui nous donne la forme [ai].

L'assomption de ce cri en langage conduit en français à le doter en finale de la voyelle [ə]. Ce qui nous donne en orthographe : *aïe* ; une forme qui peut être produite indépendamment de toute douleur afin de la signifier. Cette autonymie de la linguistique atteste que ce n'est pas le monde (une masse amorphe) qui est la substance du langage mais un monde déjà catégorisé par le langage.

Ceci s'explique par le fait que si l'on change de perspective, si le locuteur ne veut pas faire la différence entre « arbre » et « herbe », la substance du contenu deviendra « le végétal » C'est ainsi que dans une société de fermier, dire *faites entrer les bêtes* est une expression de la substance du contenu lisible dans la forme « animal d'élevage » qui devient à son tour une substance qui se manifeste dans des formes diverses, celles que la ferme en question dispose. C'est cela le mouvement de la synecdoque croissante : une expression du tout pour la partie. Ou encore à la lumière de cette distinction entre substance et forme. La synecdoque croissante est une expression de la substance pour la forme.

Il est bien évident que cette assomption n'est pas la seule forme d'exprimer la douleur, d'autres interjections peuvent faire l'affaire mais surtout des phrases du type « j'ai mal ». Il est, de la sorte, clair que la substance de contenu « exprimer sa douleur » peut prendre plusieurs formes. Cette possibilité pour une substance de se combiner à des formes différentes a permis à HJELMSLEV de conclure en ces termes :

Nous constatons donc dans le *contenu* linguistique, dans son processus, une *forme* spécifique, la *forme du contenu*, qui est indépendante du *sens* avec lequel elle se trouve en rapport arbitraire et qu'elle transforme en *substance du contenu* (HJELMSLEV, 1968-1971, pp. 70-71)

Cette question de la forme du contenu nous amène maintenant à celle de l'illocutoire. Pour cela, nous allons emprunter à DUCROT sa vision propre des choses :

Interpréter un énoncé, c'est y lire une description de son énonciation. Autrement dit, le sens d'un énoncé est une certaine image de son énonciation, image qui n'est pas l'objet d'un acte d'assertion, d'affirmation, mais qui est, selon l'expression des philosophes anglais du langage, « montrée » : l'énoncé est vu comme attestant que son énonciation a tel ou tel caractère (au sens où un geste expressif, une mimique, sont compris comme montrant, attestant que leur auteur éprouve telle ou telle émotion). (DUCROT, 1981, p. 30)

Il n'est pas inutile de préciser ici que l'énonciation est un acte qui permet de produire un énoncé et dès lors l'acte de langage produit se lit sur la forme de l'énoncé. Plus exactement, le sens d'un énoncé permet toujours de conclure au préfixe performatif dans le cas où celui-ci n'est pas présent dans l'énoncé. Il y a lieu effectivement de croire au caractère non vide du

préfixe performatif. Ce qui veut dire encore que la phrase indépendante n'existe pas car toute phrase est produite par une énonciation.

Ainsi dire : *l'eau est claire*, par son sens revient à accomplir une affirmation puisqu'on peut avoir sans problème :

7. *J'affirme que l'eau est claire*

Il ne faut pas surtout perdre de vue que la performativité est l'accomplissement par un verbe de ce qu'il signifie. Nous avons à ce propos l'exemple éculé du « je promets » ; mais il faut reconnaître que la promesse porte toujours sur quelque chose. C'est de cette manière que la promesse est une substance qui ne peut être saisie que dans une forme quelconque.

Il est maintenant loisible de dire que tout énoncé est une forme au même titre que les outils. Du silex biface du paléolithique au marteau pilon ou au marteau piqueur du monde moderne, il s'agit de la même substance : frapper. Pareillement, il y a plusieurs manières de promettre ; la promesse est donc une action dérivée de la forme du contenu.

4. PROBLÈME DE L'ILLOCUTOIRE

Au niveau de la terminologie, la performativité généralisée à tous les énoncés a conduit parler de performatif implicite comme dans le cas suivant :

8. *La terre est-elle ronde ?*

Et l'on parle de performatif explicite par la conversion de (8) en (9) :

9. *Je m'interroge si la terre est ronde*

On sait par sa forme que (8) est une interrogation marquée par l'inversion du sujet et le point d'interrogation. Donc elle est une forme de la substance « interrogation ». Par contre dans (9), cette substance est exprimée directement par le préfixe performatif. Paradoxalement, là où l'interrogation est explicite, la grammaire parle d'interrogation indirecte comme si c'était seulement l'inversion du sujet et la marque de l'interrogation qui en est la seule marque. C'est ainsi que l'un des ouvrages de référence de grammaire française précise que :

Nous signalons que l'interrogation indirecte n'a ni l'intonation ni la ponctuation (le point d'interrogation) (GREVISSE, 1997 [1993], p. 587)

La possible reconstruction du préfixe performatif a conduit à abandonner la distinction constatif et performatif. Mais elle en a créé une nouvelle : la distinction entre performatif implicite et performatif explicite comme conséquence de la généralisation de la performativité à tous les énoncés. Il s'ensuivit un allègement terminologique, on parle d'illocutoire ou de force illocutoire au lieu et place de la performativité pour éviter de préciser si elle est explicite ou implicite.

C'est à force d'avoir voulu déduire la performativité d'un verbe performatif que la pragmatique se heurte à des apories méthodologiques qui consistent à verser dans le perlocutoire ou à laisser des lacunes théoriques qui contreviennent au principe d'exhaustivité

requis en science. C'est ainsi que dire (10) est qualifié de perlocutoire par ce que son but n'est pas de dire la vérité sur la robe mais seulement de flatter la porteuse de la robe :

10. Ta robe est jolie

La raison évoquée est justement l'impossibilité du verbe « flatter » de jouer la fonction de préfixe performatif. En effet, on ne peut pas avoir (11) :

*11. *Je te flatte que ta robe est jolie.*

L'échec de (11) n'est pas à lire dans la syntaxe parce qu'il s'agit très précisément d'une phrase syntaxiquement correcte et quoique sémantiquement incorrecte. L'incorrection réside dans le fait que l'acte de flatter ne peut pas être rendu explicite au même titre que l'acte d'insinuer ou l'acte d'insulter.

Pourtant, il est clair que dire *ta robe est jolie* est bel et bien l'accomplissement d'une flatterie. Pour que la théorie pragmatique n'entre pas en contradiction, nous proposons la solution suivante à ce problème.

5. LA DÉRIVATION ILLOCUTOIRE

Dire (10), c'est tout d'abord accomplir une affirmation. Mais affirmer quelque chose a pour substance une logique narrative : celle de faire conjointre le destinataire de l'affirmation à une information dont il est dépourvu avant l'énonciation. Par la suite, si la nature de l'information peut faire plaisir au destinataire, l'essence de la forme énoncée devient l'accomplissement d'une flatterie, car il s'agit de faire conjointre le destinataire à un plaisir dont il est dépourvu avant l'énonciation.

Il faut ajouter pour lever toute ambiguïté : les actes de langage sont l'essence d'une forme. Ce qui veut dire que dès que la forme est produite, l'essence se profile ipso facto sans qu'il faille effectuer des vérifications impossibles dans le monde extralinguistique et de conclure à des actes perlocutoires puisque que si l'isomorphisme entre le mot et la chose fait que certains mots sont frappés de tabou linguistique parce que justement la vue d'un outil convoque automatiquement le travail dérivé. C'est ce que WITTGENSTEIN conçoit de la manière suivante :

« (...), nous ne pouvons imaginer aucun objet en dehors de la possibilité de sa connexion avec d'autres objets » (2.0121) (WITTGENSTEIN, 1961, p. 30).

Ce à quoi renchérit Robert de MUSIL de manière plus radicale :

Toutes les possibilités que contiennent, par exemple, mille marks, y sont évidemment contenues qu'on les possède ou non ; le fait que toi ou moi les possédions ne leur ajoute rien, pas plus qu'à une rose ou à une femme. (MUSIL, 1982, p. 17)

RAKOTOMALALA Jean Robert, Université de Toliara, 26 août 2017

Travaux cités

- DUBOIS, J., EDELINE, F., KLIKENBERG, J.-M., MINGUET, P., PIRE, F., & TRINON, H. e. (1982). *Rhétorique Générale*. Paris: Seuil.
- DUCROT, O. (1981). Analyses pragmatiques. *Les actes de discours, Communications 32.*, pp. 11-60.
- GREVISSE, M. (1997 [1993]). *Le bon usage*. Paris: Ducolot.
- HJELMSLEV, L. (1968-1971). *Prolégomènes à une théorie du langage*. Paris: éditions de Minuit.
- JEAN DOMERC, L. (1969). La glossématique et l'esthétique. *Langue française*, pp. 102-105.
- LAFONT, R. (1978). *Le travail et la langue*. Paris: Flammarion.
- MARTINET, A. (1969 [1967]). *Eléments de linguistique générale*. Paris: Armand Colin.
- MORRIS, C. (1971). *Writings on the General Theory of Signs*. La Haye, Paris: Mouton.
- MUSIL, R. d. (1982). *L'homme sans qualités*. Paris: Seuil.
- RECANATI, F. (1979). *La transparence et l'énonciation, Pour introduire à la pragmatique*. Paris: Seuil.
- SAUSSURE, F. d. (1982 [1972]). *Cours de linguistique générale*. Paris: Payot.
- TOUTAIN, A.-G. (2016). Structure, forme et substance dans la théorisation martinettienne de la langue : la problématique des rapports forme/substance comme obstacle épistémologique. *Congrès Mondial de Linguistique Française - CMLF 2016* (pp. 1-16). Paris: Laboratoire d'Histoire des Théories Linguistiques.
- WITGENSTEIN, L. J. (1961). *Tractatus philosophicus*. Paris: Gallimard.